

**De la cité romaine de Saldæ à la fondation hammadide d'al-Nāširiyya (III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècles)<sup>1</sup> : Histoire de Bejaia, une ville en transition.**

From the Roman city of Saldæ to the hammadid foundation of al-Nāširiyya (3<sup>rd</sup>/9<sup>th</sup>-5<sup>th</sup>/11<sup>th</sup> centuries): History of Bejaia, a city in transition.

**Dr. MONTEL Aurélien**  
**Université Lumière-Lyon 2**

**Résumé**

La cité romaine de Saldæ est mentionnée pour la dernière fois au V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Jusqu'à sa refondation par le pouvoir hammadide à la fin du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, la ville, désormais connue comme Béjaïa, n'apparaît que très peu dans les sources arabes. L'histoire de Béjaïa demeure donc, méconnue, même si quelques fragments permettent d'éclairer ce hiatus. Il apparaît en premier lieu que, si la toponymie est un indice clair des ruptures introduites avec la fin de l'ordre romain et la conquête islamique, l'occupation du site a été continue. Dans un second temps, la ville, dynamisée par la présence d'une communauté andalouse, s'est progressivement dotée de fonctions portuaires qui connurent une croissance régulière et permirent ses succès tard médiévaux.

**Mots-clefs**

Béjaïa, histoire urbaine, Maghreb central, al-Andalus, réseaux d'échanges

**Abstract**

The city of Saldæ was mentioned for the last time in the 5th century AD of our era. Before that, Béjaia hardly appeared in the Arab sources until its refoundation by the Hammadites power in the end of the 5th / 11th century AD. Thus, very little was known on the history of Béjaia, the newly named city, even if some fragments allowed to make clear this hiatus. It appeared that the occupation of the site was uninterrupted despite the ruptures caused by the end of the Roman order and the Islamic conquest, which were revealed by toponymy. After that, Béjaia became dynamized owing to the presence of an Andalusian community and, therefore, acquired maritime functions which were growing progressively.

**Key words:** Béjaia, urban history, Central Maghreb, Al Andalus, network exchanges.

---

<sup>1</sup>. Suivant les usages académiques, de donner toutes les dates avec la double datation, en premier lieu le calendrier hégirien, suivi du calendrier grégorien.

## Introduction<sup>1</sup>

En 460/1067-1068, l'émir hammadide al-Nāṣir (454/1062-481/1088), qui régnait sur le Maghreb central, choisit de fonder un port nouveau à l'embouchure de la Soummam, qu'il nomma, d'après son propre *laqab*, al-Nāṣiriyya. Pour la postérité, la ville est cependant restée connue sous le toponyme usité par les habitants déjà présents sur le site, *Biḡāya*, Béjaïa<sup>2</sup>. Ces enjeux toponymiques viennent ainsi rappeler que, bien que cette refondation soit bien souvent considérée comme le point de départ de l'histoire de la ville, le site abritait déjà un établissement habité.

Or, si l'histoire et l'activité du port de Béjaïa à l'époque islamique sont bien connues pour les V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècles, l'évolution du site avant la fondation d'al-Nāṣir reste extrêmement obscure. Comme pour l'ensemble de la région, ce hiatus, qui s'étend sur près de six siècles, est difficile à éclairer faute de sources. Pour cause, l'établissement pré-hammadide n'apparaît que de manière très dispersée dans les textes : il n'existe tout simplement aucun récit cohérent quant à ce site, qui n'est mentionné qu'à l'occasion du récit de la fondation d'al-Nāṣir. Les grandes chroniques historiques produites à la fin du Moyen-âge, par Ibn 'Idārī (ap. 712/1312) ou Ibn Ḥaldūn (732/1332-808/1406) notamment, ne remontent guère au-delà du milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, et les divers textes composés par le cadī bougiote Aḥmad ibn 'Abd Allāh al-Ġubrīnī (644/1246-714/1314) sont malheureusement tout aussi silencieux.

Quelques mentions peuvent cependant être glanées, dans des sources extrêmement éclatées : disséminées çà et là, elles doivent être prudemment vérifiées. En effet, il y a parfois confusion entre Béjaïa (*Biḡāya*, بجاية) et Pechina (*Baḡḡāna*, بجانة), port andalou fondé à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, éventuellement avec Béja (*Bāḡa*, باجة), toponyme que l'on retrouve tant en péninsule Ibérique qu'au Maghreb. La similarité du *ductus consonanticus* de ces toponymes a en effet occasionné des erreurs fréquentes de la part des auteurs, des copistes, des éditeurs, car certaines sources, rédigées ou copiées tardivement, commettent l'erreur de mentionner Béjaïa en lieu et place de ces autres sites, exagérant son importance pour une si haute époque. Une analyse précise du contexte des faits rapportés permet cependant d'éviter, le plus souvent, cette confusion.

Méconnue, cette histoire de Béjaïa aux premiers siècles de l'époque islamique suscite un ensemble de questions, entre autres, la nature des grandes évolutions qui ont concerné l'ensemble du Maghreb, et d'un point de vue local, l'impact de l'Antiquité tardive dans la région, mais aussi les conséquences de la conquête islamique de la fin de l'Ier/VIIe siècle. La toponymie notamment fournit des éléments permettant d'apprécier la continuité des structures d'habitat depuis l'époque romaine jusqu'à la fondation hammadide, dynamisées sans doute par des apports de population venues d'al-Andalus. Les éléments fournis par les sources donnent enfin la possibilité de mieux comprendre l'ancrage territorial de ce port en le

---

<sup>1</sup> Je tiens à exprimer mes remerciements les plus sincères à Dominique Valérian, qui a bien voulu relire cette contribution et permis d'en corriger le propos grâce à ce regard de spécialiste, ainsi qu'aux relectures anonymes pour leurs suggestions qui ont contribué à corriger et à renforcer notre propos.

<sup>2</sup> Sur l'histoire de Bejaïa, voir en particulier GAÏD, 1976 ; VALÉRIAN, 2007 ; FÉRAUD, 2011 ; BAÏZIG, 2006 ; IHADDADEN, 2011 ; KHELIFA, 2016.

replaçant dans une plus longue durée, et ce avant qu'il ne devienne, à partir du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, l'un des principaux de toute la Méditerranée occidentale.

### 1. *Saldae*, une cité romaine (I<sup>er</sup>-VII<sup>e</sup> siècles)

L'emplacement de l'actuelle Béjaïa a hébergé des activités humaines dès la plus haute Antiquité (VALÉRIAN, 2007 : 41-42). Lové à l'embouchure de la Soummam, dans une anse bien protégée, le site a abrité semble-t-il un comptoir punique, signalé par plusieurs artefacts archéologiques. À l'approche de l'ère chrétienne, Auguste y fonda, à son tour, une colonie connue sous le nom de *Saldae* –et dont le nom complet, *Colonia Julia Augusta Saldensium Legionis VII Immunis*, nous est seulement fourni par l'épigraphie latine (CIL VIII, 20683). Initialement peuplée de vétérans de la VII<sup>e</sup> légion, cette cité se développa de manière continue à l'époque impériale. Toutefois, située dans les marges orientales de la province de Maurétanie Césarienne, *Saldae* n'atteignit jamais l'envergure des grands pôles urbains de la région, telles *Hippo Regius* (Bône) ou *Caesarea* (Cherchell) (LEPELLEY, 1981 : 505-507).

L'histoire et le rôle de *Saldae* pendant la période vandale (439-533) sont en revanche bien mal connus. Il est seulement attesté que la ville a été promue au rang de siège épiscopal, à une date qui se situe probablement au milieu du V<sup>e</sup> siècle : *Saldae* est en effet citée en 484 dans le *Registre des provinces et cités d'Afrique* (*Notitia provinciarum et civitatum Africae*, 271), alors qu'elle n'est pas mentionnée dans les actes de la conférence de Carthage de 411, où 22 évêques de Maurétanie Sétifienne siégèrent pourtant (*Gesta Conlationis Carthaginensis*). *Saldae* n'apparaît pas davantage dans les diverses sources byzantines qui détaillent la reconquête justinienne (533-534). Pièce isolée, au moins depuis le IV<sup>e</sup> siècle, du dispositif impérial de contrôle du territoire (DIEHL, 1896 : 108), la cité semble avoir perdu toute importance (COURTOIS, 1955 : 327). La nomination d'un évêque de Béjaïa par Grégoire VII (469/1076), à la demande de l'émir hammadide al-Nāṣir, pourrait toutefois indiquer qu'une présence chrétienne s'est maintenue dans la ville, attestant de la continuité du fait urbain siècle après siècle (COURTOIS, 1945 : 207-210).

Les traditions relatant la conquête islamique du Maghreb<sup>1</sup>, peu loquaces au sujet des terres qui s'étendent entre l'Ifīrīqiya et le détroit de Gibraltar, n'évoquent jamais la ville, qui paraît en retrait pour plusieurs siècles. Le déclin de *Saldae* ne peut donc être attribué à la seule conquête islamique : comme pour un grand nombre d'autres cités, il était déjà bien entamé dans l'Antiquité tardive.

### 2. Les enjeux de la toponymie

Le premier des auteurs arabes qui prend soin de mentionner la ville avec quelque détail est Ibn Ḥawqal, géographe et voyageur venu d'Orient actif dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle : sa *Ṣūrat al-Arḍ*, qui comporte la première grande description du Maghreb par

---

<sup>1</sup>Sur ces événements, qui ont suscité une importante bibliographie, voir notamment Kaegi, 2010, la meilleure synthèse publiée récemment.

un voyageur, contient également la plus ancienne attestation du toponyme actuel de Béjaïa, *Biğāya* (Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-Ard* : I, 76)<sup>1</sup>. L'étymologie de ce nom reste obscure.

Une première hypothèse, peu solide, avait été apportée par Laurent-Charles Féraud (1829-1888) sur la base de témoignages oraux. Celui-ci y a en effet vu, d'après une tradition recueillie localement, une déformation de l'arabe *Baqāya*, littéralement « ceux qui se sont échappé, les survivants », en référence à un supposé flux de réfugiés qui auraient fui la conquête islamique – interprétation qui rappelle que Féraud était l'un des hérauts de la science coloniale en Algérie française (FÉRAUD, 2011 : 44-45).

Plus récemment, Mohand-Akli Haddadou, linguiste berbérisant, a suggéré que le toponyme pourrait résulter de l'arabisation d'un terme amazigh, *Bgayet*, dérivé de *Tabgayet*, lui-même issu des termes *tabegga* ou *tabeyayt* (« ronces et mûres sauvages ») (HADDADOU, 2012 : 193-194)<sup>2</sup>. Cette étymologie pourrait s'accorder avec le témoignage d'Ibn Ḥaldūn, qui est le seul des auteurs médiévaux à expliquer ce toponyme. Dans ses *Ibar*, il écrit en effet :

« En 460/1067-1068, [l'émir hammadide al-Nāṣir] s'empara de la montagne de Biğāya. Cette montagne abritait une tribu berbère qui portait le même nom, si ce n'est que le *kāf* se prononce entre le *kāf* et le *ḡīm*. Cette tribu, qui était d'origine ṣanhāḡa, subsiste encore de nos jours sous la forme d'éléments dispersés parmi les Berbères. Après s'être emparé de cette montagne, al-Nāṣir fonda une ville qu'il nomma al-Nāṣiriyya, mais que les gens appellent Biğāya » (Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar* : VI, 232)

Tout semble donc indiquer que le toponyme dérive du berbère, sans qu'il soit possible de préciser l'hypothèse. En l'absence de preuve formelle, la seule conclusion qu'il est possible de tirer du toponyme fourni par Ibn Ḥawqal reste surtout la disparition du toponyme antique, *Saldæ*. Ce n'est pas un phénomène anodin, car dans un Maghreb où le phénomène d'urbanisation remonte essentiellement à l'époque romaine, la conservation, puis l'arabisation des toponymes latins, est fréquente dans les sites dont l'occupation a été continue, en particulier dans les anciennes provinces d'Afrique et de Maurétanie Tingitane, qui avaient été les plus urbanisées, mais aussi les plus stables dans le temps – à l'image de Bône (*Būnā / Hippo Regius*), Tabarqa (*Ṭabarqa / Thabraca*), Béja (*Bāḡa / Vaga*), Ceuta (*Sabta / Septem*), Tanger (*Ṭanḡa / Tingis*)<sup>3</sup>. Il existe bien quelques exemples dans le territoire des anciennes Maurétanies, à l'image de Sétif (*Saṭīf / Sitifis*) ou de Cherchell (*Caesarea / Šaršāl*), mais ils sont rares, et, à l'évidence, *Saldæ* n'en fait pas partie.

La réoccupation de la *Saldæ* romaine ne fait cependant aucun doute, si l'on en croit le *Muqtabis*, la grande chronique de l'Andalus omeyyade, dans laquelle Ibn Ḥayyān (377/987-

---

<sup>1</sup>Cependant, dans une *fatwa* compilée par al-Burzulī au début du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, le juriste kairouanais Saḥnūn (160/777-240/855) évoque la ville (al-Burzulī, *Fatāwā* : II, 534). La mention est cependant problématique. Le toponyme *Biğāya* ne sert jamais qu'à indiquer une direction – et par ailleurs, rien ne prouve que le toponyme ait effectivement été utilisé par Saḥnūn lui-même, car il a pu être introduit postérieurement dans la tradition écrite.

<sup>2</sup> Cette étymologie, qui expliquerait aussi les toponymes *Bāḡa* (Tunisie) et *Baḡāy* (Algérie), reste toutefois de l'ordre de l'hypothèse.

<sup>3</sup>La question de la continuité du semis urbain, mais aussi des tissus bâtis, de l'Antiquité romaine à l'époque islamique reste complexe, mais globalement de mieux en mieux cernée, grâce notamment aux progrès archéologiques accomplis au Maghreb. Pour une synthèse, voir les études réunies dans PANZRAM et al., 2019.

469/1076) cite un texte composé par Muḥammad ibn Yūsuf al-Warrāq (m. ap. 362/973-974)<sup>1</sup>, qui apporte une précision primordiale (Ibn Ḥayyān, Muqtabis VII : 34). L'auteur mentionne en effet un lieu-dit situé dans les proches environs de Biḡāya, *Qasṭiliāna*, dont le toponyme arabe est calqué sur un terme latin, *castellan* (dérivé de *castrum*, « forteresse »)<sup>2</sup>. D'autres toponymes de l'Occident musulman sont dérivés de ce mot : le toponyme *Qasṭiliyya* fut par exemple utilisé durant toute la période médiévale pour désigner la région de Tozeur, au sud de l'Ifrīqiya (PREVOST, 2006-2007 : 41-42), qui avait été profondément marquée par la romanisation. L'usage de ce terme arabisé à Béjaïa pourrait ainsi témoigner du maintien, au moins jusqu'à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, d'une forme de mémoire – quoique bien imprécise – du passé antique de la région, phénomène bien attesté pour l'ensemble des anciennes Maurétanies (SIRAJ, 1995 ; MOUKRAENTA, 2013).

### 3. L'absence du passé romain dans la mémoire locale de Biḡāya

Celui-ci s'est cependant estompé progressivement, à l'issue d'un processus de stratification mémorielle. De tous les auteurs médiévaux, le grand géographe andalou al-Bakrī (c. 405/1014 - 487/1094) est le seul à décrire Béjaïa comme une ville « très ancienne » (*azliyya*) (al-Bakrī, *Masālik* : 757) : bien qu'il fasse par ailleurs preuve de solides connaissances en matière de passé préislamique, il n'utilise déjà plus la toponymie héritée de l'Antiquité romaine, qui a donc disparu entre le milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle et la fin du siècle suivant<sup>3</sup>. Si son *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* réinscrit donc, par une très brève mention, l'histoire de Béjaïa dans la plus longue durée, toutes les autres plumes médiévales, en particulier celles des voyageurs arabes des VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècles, amputent la ville de son passé antique.

Celui-ci n'a ressurgi qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, dans un ouvrage, la *Cosmographia de Affrica*, dont l'originalité tient au parcours de son auteur, Léon l'Africain. Ce nom, diminutif de Johannes Leo de Medicis, occulte en effet l'identité de Ḥasan al-Wazzān, né à Grenade entre 894/1489 et 901/1495, et qui, avant sa capture par les chrétiens (925/1519), avait parcouru le Maghreb pour des raisons diverses et variées (ZEMON-DAVIS, 2007). Après avoir accumulé de très importantes données, il choisit de les mettre en ordre, à Rome, sous la forme d'un ouvrage géographique consacré à l'Afrique septentrionale, la *Cosmographia de Affrica*. Dans cet ouvrage, il décrit Béjaïa comme une « ville antique, bâtie, comme le pensent certains, par les Romains » (Léon l'Africain, *Cosmographia de Affrica* : II, 360)<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup>Né à Kairouan mais installé à Cordoue, Muḥammad ibn Yūsuf al-Warrāq est un érudit dont les biographes rappellent qu'il a beaucoup écrit sur l'histoire et la géographie du Maghreb, bien que ses œuvres soient aujourd'hui perdues, à l'exception de fragments copiés ici ou là.

<sup>2</sup>Selon les contextes, ce terme peut renvoyer à un ouvrage fortifié, à un hameau reclus dans les montagnes, ou encore à un ouvrage hydraulique (*castellum divisorum*). Cette dernière possibilité pourrait s'accorder avec la présence, bien documentée, d'un aqueduc romain à Saldae (LAPORTE, 1994).

<sup>3</sup>Dans sa lettre élevant Servandus à l'épiscopat, le pape Grégoire VII utilise déjà la latinisation du toponyme arabe (*Byzae*) (COURTOIS, 1945 : 207).

<sup>4</sup>C'est une précision qu'il donne pour de très nombreuses villes effectivement fondées par les Romains, comme Cherrhell (Léon l'Africain, *Cosmographia de Affrica* : II, 360), Constantine (Léon l'Africain, *Cosmographia de Affrica* : II, 365), ou Bône (Léon l'Africain, *Cosmographia de Affrica* : II, 369).

Ainsi, de manière finalement paradoxale, la précision la plus aigüe sur la mémoire islamique de l'histoire romaine de Béjaïa se trouve-t-elle dans une source tardive. Comment l'expliquer ? Peut-être la population locale avait-elle conservé un souvenir de ce passé lointain, sous une forme ou sous une autre, jusqu'à une période très avancée. Mais comme la *Cosmographia de Affrica* fut composée dans la Rome de la Renaissance, et à destination d'un public érudit, il n'est pas impossible que l'auteur ait volontairement fait mention de ce détail pour donner des repères à ses lecteurs férus d'histoire antique. Ainsi, le témoignage de Léon pourrait indiquer – le conditionnel est de mise – que le souvenir de ce passé antique n'avait pas totalement disparu de la mémoire collective régionale : force est pourtant de constater que les auteurs médiévaux n'y ont pas prêté la moindre attention en l'absence d'autres marqueurs, notamment toponymiques ou monumentaux, de la présence romaine.

Laurent-Charles Féraud, s'appuyant sur une notice communiquée par un Bougiote et qu'il suppose rédigée à partir d'anciennes chroniques locales, rapporte qu'« en faisant creuser les fondations du « château de la Perle » (*qaṣr al-Lū'lū'a*), le prince hammadide al-Manṣūr (481/1088-498/1105), aurait, dit-on, trouvé les restes d'une ancienne basilique chrétienne. Parmi les ruines, il y aurait eu deux magnifiques colonnes monolithes que le pape aurait voulu acheter et que le prince musulman se réserva pour le château qu'il bâtissait », ce qui serait le signe qu'à la fin du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, des structures romaines parsemaient encore le site de Béjaïa (FÉRAUD, 2011 : 55). Cette tradition reste difficile à confirmer : aucun texte médiéval ne décrit le moindre vestige antique à Béjaïa, alors que les auteurs, et en particulier les géographes, en mentionnent de nombreux régulièrement pour l'ensemble du Maghreb, de Volubilis à Sabratha (SIRAJ, 1995 : 241-269 ; CAIOZZO, 2009).

#### 4. Un premier dynamisme impulsé par les Andalous (III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle)

Si Béjaïa apparaît occasionnellement dans les chroniques relatives aux III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, la ville semble en retrait dans la structure territoriale de la région, bien que disposant de quelques caractères urbains notables. La présence d'un cadicat y est, en particulier, mentionnée au milieu du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle – ce qui pourrait s'expliquer par la volonté des Aghlabides de contrôler les marges occidentales de leur émirat, en particulier dans un contexte marqué par les rivalités les opposant aux Rustamides de Tahert (TALBI, 1966 : 378-379). En effet, d'après le cadī 'Iyād ('Iyād, *Tartīb al-madārik* : IV, 58), Saḥnūn, qui était alors cadī de Kairouan, aurait confié à Sulaymān ibn 'Imrān (mort en 269/882) le poste de cadī de Béjaïa – avant de le promouvoir à Béja<sup>1</sup>, puis à Laribus. Béjaïa aurait donc été le siège local des institutions judiciaires, ce qui reste l'une des fonctions essentielles de la *madīna*.

Cependant, rien n'indique qu'il s'agissait alors d'une ville notable ; il est même plutôt permis d'en douter, car si le rayonnement strictement local du site peut expliquer la présence d'un cadī envoyé depuis Kairouan, Sulaymān ibn 'Imrān était un personnage ambigu (al-Ḥuṣanī, *Ṭabaqāt 'ulamā' Ifrīqiya* : 180-183, 236-237 ; Ibn Farḥūn, *Dībāğ* : I, 376 ; Ibn Nāğī,

---

<sup>1</sup> Il faut ici souligner la similarité entre les *ductus* des toponymes Béja (*Bāğa*) et Béjaïa, qui peuvent occasionner, ici aussi, des confusions : 'Iyād est d'ailleurs le seul auteur à citer Béjaïa en plus de Béja et de Laribus. Sa mention est donc douteuse, sans être fondamentalement fautive.

*Ma'ālim al-īmān* : II, 151-157). Bien qu'il devînt cadî de Kairouan entre 240/855 et 257/870, puis entre 259/873 et 267/880-881, ce personnage professait en effet les opinions du *madhhab* hanéfite : toute sa vie, il se trouva en butte à l'hostilité des élites malékites. Ainsi, si la notice fournie par 'Iyād est exacte, le fait que sa première accession à un poste de cadî ait eu lieu à Béjaïa indiquerait donc plutôt que la ville disposait d'une envergure limitée, où il était envisageable et guère risqué d'envoyer un personnage inexpérimenté.

D'un point de vue de l'histoire interne de la ville, les sources montrent l'importance de la fonction portuaire du site, et notamment de ses relations avec la péninsule Ibérique, dont les marins et commerçants projettent alors l'influence dans l'ensemble de l'Occident musulman, de la plaine du Gharb marocain au littoral de Tripolitaine. Bien qu'il écrive au v<sup>e</sup>/xi<sup>e</sup> siècle – certes parfois à partir de données de seconde main remontant au siècle précédent (TIXIER DU MESNIL, 2011), al-Bakrī prend soin de signaler à Béjaïa la présence d'une communauté andalouse (*ahl al-Andalus*) sur le site (VALÉRIAN, 2002). Celle-ci semble s'être développée dès le iii<sup>e</sup>/ix<sup>e</sup> siècle, ainsi que le montre un extrait du *Muqtabis*. En effet, dans un paragraphe relatif aux Banū Ḥamdūn, une famille d'origine andalouse qui joua un rôle de premier plan dans la grande confrontation entre les Umayyades de Cordoue et les Fatimides dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup>/x<sup>e</sup> siècle (CANARD, 1957), Ibn Ḥayyān a écrit :

« Le traditionniste Muḥammad ibn Yūsuf ibn 'Abd Allāh al-Warrāq raconte, dans ses *Aḥbār al-Mağrib*, que (...) Ḥamdūn, le grand-père de [Ġa'far et Yaḥyā<sup>1</sup>] s'installa à Biğāya, où il s'établit (*nazala*) près de l'un des fleuves (*wādayn*) qui y coule<sup>2</sup>, en un village (*qariya*) nommé *Qaṣṭiliāna*. Là, il fit souche avec sa descendance » (Ibn Ḥayyān, *Muqtabis VII* : 33-34)<sup>3</sup>.

L'installation de Ḥamdūn et de ses fils à Béjaïa peut être approximativement située dans le dernier quart du iii<sup>e</sup>/ix<sup>e</sup> siècle – selon la même source, 'Alī, le fils de Ḥamdūn, aurait en effet accompli le *ḥağğ*, à l'âge de 18 ans, en 287/900. Elle vient surtout confirmer la réoccupation de structures d'habitat antiques.

La localisation précise du site de *Qaṣṭiliāna* – dont le toponyme a disparu des cartes aujourd'hui – est cependant hasardeuse. Il pourrait s'agir d'un établissement situé dans l'immédiat arrière-pays de la cité, en particulier du site d'el-Kseur (*al-Qaṣr*), à 24 km au sud-ouest de Béjaïa : il abrite en effet d'importants vestiges de la cité romaine de *Tubusuptu*, en particulier des structures thermales et d'adduction d'eau (cisternes, aqueducs, etc.). Il est pourtant également possible que la monumentalité de *Saldae*, située au sommet d'une colline, ait poussé les communautés locales à employer le toponyme *Qaṣṭiliāna* pour désigner le bâti antique à proprement parler.

---

<sup>1</sup> Deux frères qui quittèrent le service du Fatimide al-Mu'izz pour se réfugier à la cour du calife de Cordoue al-Ḥakam II en 360/971.

<sup>2</sup> Le site de Béjaïa est en effet drainé par la Soummam, mais aussi par un second cours d'eau, le *wādī al-Sağīr*.

<sup>3</sup> Une autre version, moins détaillée, de ce récit est également rapportée par Ibn 'Idārī (Ibn 'Idārī, Bayān : II, 243) et Ibn Ḥaldūn (Ibn Ḥaldūn, 'Ibar : IV, 32). Si les toponymes varient d'une source à l'autre, les détails fournis par al-Warrāq ne laissent cependant aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien de Biğāya, et non de Bağğāna – notamment la mention de deux fleuves et la présence des Kutāma, qui peuplaient alors la Petite Kabylie.

Quoi qu'il en soit, Béjaïa semble avoir tiré un premier dynamisme, à l'époque islamique, de la présence d'une communauté andalouse. En cela, l'évolution du site est similaire à celle de la région toute entière, car le déploiement de l'influence des Andalous sur le littoral du Maghreb central est bien attesté : alors que Ḥamdūn s'installait à Béjaïa, des marins andalous originaires du Sud-est d'al-Andalus fondaient Ténès (262/875-876), puis Oran (290/902) (al-Bakrī, *Masālik* : 726, 734).

##### 5. L'avant-port de la Qala'a des Banū Ḥammād (IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup>-V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle)

Quelques décennies plus tard, au milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, il ressort du témoignage d'Ibn Ḥawqal que les fonctions de la ville se sont renforcées : il désigne Biḡāya en utilisant le terme de « port » (*marsā*), et la présente comme une étape sur la route littorale reliant Kairouan à Tanger, précisément entre Bône et Alger. La région semble avoir, globalement, connu un important éveil maritime, par le biais d'activités plus ou moins développées (pêche, commerce, etc.) (AMARA, 2002 : II, 463-466). Il est donc tout à fait envisageable que le port de Béjaïa ait été, au milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, le cadre d'une certaine activité commerciale, en partie sous une impulsion économique venant là encore de péninsule Ibérique, que l'on observe même en dehors des fondations portuaires qui peuvent être attribuées à des Andalous – par exemple à Tabarqa (Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-Ard* : I, 74-75).

L'importance de Béjaïa semble ensuite croître de manière régulière. La longue description d'al-Bakrī la dépeint comme un port actif, particulièrement sûr et offrant un bon hivernage ; il prend soin de préciser qu'à l'Est du port se trouve « un grand fleuve [la Soummam] qui admet des navires chargés » (al-Bakrī, *Masālik* : 757). Le *Kitāb ākām al-marḡān*, un texte méconnu dont l'auteur a visiblement pris appui sur des données du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, apporte un indice pour identifier ces navires. S'il cite Béjaïa de manière peu transparente car le toponyme apparaît dépourvu de ses points diacritiques (بحاها), son témoignage est significatif : « Parmi les cités du pays des Berbères, Ténès (...) ; port pour qui vient de la mer d'al-Andalus et se dirige vers la ville (*madīna*) de [Béjaïa] » (Ishāq ibn al-Husayn, *Kitāb ākām al-marḡān* : 409).

La ville aurait donc, dès le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, tiré profit d'une situation avantageuse sur l'itinéraire littoral fréquenté par les marchands, les Andalous en particulier. L'essor de la façade méditerranéenne d'al-Andalus (*Ṣarq al-Andalus*), en particulier grâce à la fondation, en 344/955, d'Almería par 'Abd al-Raḥmān III (300/912-350/961), a pu contribuer à ce mouvement : ce port, qui polarisa les flux commerciaux connectant al-Andalus à la Méditerranée, était situé à deux jours de navigation du port de Ténès (al-Ruṣā'ī, *Iqtibās al-anwār* : 59-60), étape-clé sur la route de Béjaïa selon le *Kitāb ākām al-marḡān*. Ibn Ḥawqal prend d'ailleurs soin de mentionner la présence de marchands andalous et de leurs navires à Ténès (Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-Ard* : I, 77).

Il n'existe cependant que peu d'indices venant montrer des régions comme les Baléares ou le pays valencien, pourtant bien représentés dans les échanges avec Béjaïa aux

---

<sup>1</sup>Cette source décrit par exemple Tahert – rasée en 297/909 par les Fatimides – comme la plus grande ville du Maghreb ; Marrakech, fondée en 460/1065 par les Almoravides, n'y est par ailleurs pas mentionnée.



siècles suivants, aient déjà joué un rôle dans ces échanges commerciaux. Au cours de la *fitna* du v<sup>e</sup>/xi<sup>e</sup> siècle, l'exil à Béjaïa de 'Abd Allāh ibn 'Ubayd Allāh al-Mu'aytī (m. 432/1040), un juriste qui avait été proclamé émir, puis calife, dans le Levant andalou, tend toutefois à accréditer cette hypothèse (al-Marwānī, *'Uyūn al-imāma* : 153-155 ; 'Iyād, *Tartīb al-madārik* : VIII, 26-27 ; Ibn Baškuwāl, *Šila* : II, 412-413).

Béjaïa se trouvait donc, au plus tard à la fin du iv<sup>e</sup>/x<sup>e</sup> siècle, insérée dans des réseaux de cabotage d'échelle maghrébine, même si l'on peut raisonnablement penser qu'elle n'en était ni le pivot, ni une étape incontournable. D'ailleurs, les auteurs contemporains restent silencieux sur le rôle de la ville, encore largement éclipsée, d'un point de vue économique, par d'autres ports comme Bône (AMARA, 2018 : 199-201).

Cette ouverture progressive sur la mer et le grand commerce a probablement été stimulée par les mutations territoriales qui ont touché l'intérieur des terres, où l'organisation spatiale a été refondue par la domination fatimide, puis l'émergence du pouvoir hammadide. Le iv<sup>e</sup>/x<sup>e</sup> siècle a en effet été marqué par la fondation de M'sila, probablement en 325/936, par 'Alī ibn Ḥamdūn, qui était un proche du calife fatimide al-Qā'im, mais aussi le fils de ce Ḥamdūn qui, mentionné par al-Warrāq et Ibn Ḥayyān, s'était installé à Béjaïa, indice des rapports étroits entretenus entre ce port et son arrière-pays (MASSIÉRA, 1974 : 178-180). Située sur la bordure septentrionale de la dépression du Ḥoḍna, et pensée comme un point d'ancrage de la puissance fatimide (NEF, 2016 : 64-65), M'sila fut éclipsée, à l'orée du v<sup>e</sup>/xi<sup>e</sup> siècle, par la fondation de la Qala'a des Banū Ḥammād (397/1007-1008), environ trente kilomètres au Nord-Ouest de M'sila. Créée *ex nihilo* par la jeune dynastie hammadide, désireuse de disposer d'une capitale bien située, la Qala'a des Banū Ḥammād se trouvait directement connectée au littoral, en particulier à Béjaïa.

La description d'al-Bakrī confirme que, dès le milieu du v<sup>e</sup>/xi<sup>e</sup> siècle –mais c'était probablement le cas plus tôt, les deux villes étaient étroitement associées : Béjaïa y est décrite comme le « port (*sāhil*) de la Qala'at Abī Ṭawīl »<sup>1</sup>, à laquelle elle était connectée par le cours de la Soummam, que longeait l'itinéraire décrit par al-Idrīsī au siècle suivant (al-Idrīsī, *Nuzhat* : III, 262). Celui-ci met en lumière le rôle nouveau de Béjaïa, qui polarise désormais un vaste arrière-pays en raison de ses rapports avec la capitale hammadide, et ce déjà quelques décennies avant la refondation officielle de la ville sous le nom d'al-Nāširiyya (460/1067-1068) (AMARA, 2002 : 410-411).

Pourtant, après plus de deux siècles d'une histoire plus ou moins documentée et d'un développement contenu, la question de l'urbanité du site –d'un point de vue morphologique, notamment, continue de se poser de manière aigüe. Ibn al-Aṭīr (555/1160-630/1223) – particulièrement bien informé sur le Maghreb par l'entremise d'Ibn Šaddād al-Sanḥāgī, un ouléma d'ascendance ziride– décrit le site, comme un « lieu habité par des pasteurs berbères » (*manzil fihā ra'iyya min al-Barbar*) (Ibn al-Aṭīr, *Kāmil* : X, 46-47). Ce témoignage, qui entre en contradiction avec les données d'Ibn Ḥawqal comme d'al-Bakrī, ne doit-il pas plutôt être

---

<sup>1</sup>La Qala'a des Banū Ḥammād. Ce toponyme renvoyait probablement à la *kunya* de son fondateur, Ḥammād ibn Buluqqīn ibn Zīrī (405/1015-419/1029), qui ne nous est pas connue (al-Bakrī, *Masālik* : 757).

considéré comme le fruit d'un discours de légitimation construit pour mettre en lumière les qualités fondatrices de l'émir hammadide al-Nāṣir ?

Pour autant, ni Ibn Ḥawqal, ni al-Bakrī ne qualifient jamais Béjaïa de « ville » (*madīna*)<sup>1</sup>. Le premier emploie le terme de *marsā*, qui renvoie à la présence d'infrastructures portuaires, ce qui n'est pas confirmé par le second, qui parle d'*ahla* (« localité », « peuplement ») (al-Bakrī, *Masālik* : 757). Si sa description renvoie, de manière sous-jacente, à ce qui définit la *madīna* dans l'imaginaire politique islamique, les deux sources confirment surtout que le site de Béjaïa se caractérisait par la présence d'un habitat plus ou moins dispersé, semble-t-il dépourvu de toute forme de monumentalité comme d'institutions urbaines – ce qui interroge sur l'existence, voire la survie, du cadicat entr'aperçu à l'époque aghlabide.

Quoi qu'il en soit, la refondation de la ville en 460/1067-1068, sa promotion au rang de capitale de l'émirat hammadide dans les décennies qui suivirent, puis la mise à sac de la Qala'a par les Almohades en 547/1152, ont bouleversé la destinée de la ville. Projetée sur l'échiquier méditerranéen par l'ambition de ses émirs, Béjaïa devint rapidement un port d'envergure maghrébine, puis un pôle majeur de l'Occident musulman, en rupture totale avec ce qu'avait été la ville aux III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles.

### Conclusion

Malgré une ouverture commerciale de plus en plus importante, la Béjaïa pré-hammadide ne joua, semble-t-il, aucun rôle politique ou militaire significatif : elle resta à l'écart des grands enjeux géopolitiques, sous les Aghlabides comme sous les Fatimides, qui négligeaient il est vrai le littoral. Le faible nombre de mentions de Béjaïa dans les sources, pour la période qui précède sa refondation de 460/1067-1068, est à ce titre révélateur. Sur le plan économique, Béjaïa se trouvait tout aussi en retrait vis-à-vis des pôles commerciaux régionaux comme Alger, Bône ou Tunis.

Lorsque les Hammadides ont souhaité, à ce moment-ci, se doter d'un port d'envergure maghrébine, c'est pourtant sur ce site que leur choix s'est porté. Bâtie sur un héritage romain finalement peu visible, presque oublié de ses habitants, Béjaïa a en effet construit son attractivité, voire sa capacité de polarisation, sur le temps long.

Au cœur de ce processus se trouvent les premiers siècles de la période islamique : les indices rapportés par les sources montrent que c'est précisément dans cette période méconnue que Béjaïa a puisé deux atouts fondamentaux, en premier lieu la présence d'une communauté étrangère, originaire d'al-Andalus, indispensable pour l'insertion du site dans des réseaux commerciaux de plus large envergure, et ensuite le développement d'activités maritimes – notamment dans un rôle d'interface avec l'intérieur du continent dès le milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle promises à un grand avenir.

---

<sup>1</sup> Le seul texte antérieur au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle à le faire est en effet le *Kitāb ākām al-marġān* (Ishāq ibn al-Ḥusayn, *Kitāb ākām al-marġān* : 409).

Les six siècles qui séparent la fin de l'Antiquité de la refondation hammadide ont donc été cruciaux dans l'histoire de Bejaïa, qui peut à ce titre être comparée à d'autres ports du littoral méditerranéen du Maghreb, comme Alger, qui a connu une histoire similaire de cité romaine déchue puis redynamisée à l'époque islamique. Il est cependant difficile d'approfondir les dossiers, faute de sources écrites : ces histoires, fragmentaires, ne pourront vraisemblablement être précisées qu'à la faveur des progrès de l'archéologie.

### I. Les sources :

1. IBN AL-AṬṬĪR, al-Kāmil fī-l-ta'rīh. éd. TORNBERG, Carolus Johannes, Beyrouth: Dār Ṣādir, 1979-1982, 13 vol.
2. AL-BAKRĪ. Kitāb al-masālik wa-l-mamālik. éd. VAN LEEUWEN, Adrian et al., Tunis: Dār al-'Arabiyya li-l-Kitāb, 1992, 2 vol.
3. IBN BAŠKUWĀL. al-Šila. éd. AL-IBYĀRĪ, Ibrāhīm, Le Caire: Dār al-Kitāb al-Lubnānī, 1989, 3 vol.
4. AL-BURZULĪ. Ġāmi' masā'il al-aḥkām bimā nazala min al-qaḍāyā bi-l-muftiyīn wa-l-ḥukkām. éd. AL-ḤABĪB AL-HĪLA, Muḥammad, Beyrouth: Dār al-Ġarb al-Islāmī, 2002, 7 vol.
5. IBN FARḤŪN. al-Dībāğ al-muḍḥab fī ma'rifat a'yān 'ulamā' al-maḍḥab. éd. AL-AḤMADĪ ABŪ-L-NŪR, Muḥammad, Le Caire: Dār al-Turāt, 1972, 2 vol.
6. Gesta Conlotionis Carthaginiensis. éd. et trad. Serge LANCEL, Actes de la Conférence de Carthage en 411, Paris : Éditions du Cerf, 1972-1991, 4 vol.
7. IBN ḤALDŪN. al-'Ibar. éd. ŠAHĀDA, Ḥalīl et al., Damas: Dār al-Fikr, 2000, 8 vol.
8. IBN ḤAWQAL. Šūrat al-Arḍ. éd. KRAMERS, Johannes Hendrik, Leyde: Brill, 1938-1939, 2 vol.
9. IBN ḤAYYĀN, Kitāb al-Muqtabis fī aḥbār al-Andalusī VII. éd. AL-ḤAĠĠĪ, 'Abd al-Raḥmān 'Alī, Beyrouth: Dār al-Ṭaqāfa, 1983.
10. AL-ḤUŠANĪ. Ṭabaqāt 'ulamā' Ifrīqiya. éd. BEN CHENEB, Mohammed, Paris: Ernest Leroux, 1915.
11. IBN 'IDĀRĪ. Kitāb al-bayān al-muğrib fī iḥtišār aḥbār mulūk al-Andalus wa-l-Mağrib. éd. COLIN, Georges Séraphin et al., Beyrouth: Dār al-Ṭaqāfa, 1950, 4 vol.
12. AL-IDRĪSĪ. Kitāb nuzhat al-muštāq fī iḥtirāq al-āfāq. éd. CERULLI, Enrico et al., Naples-Rome: Istituto Universitario Orientale di Napoli-Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, 1970-1984, 9 vol.
13. ISḤĀQ IBN AL-ḤUSAYN. Kitāb ākām al-marğān fī ḍikr al-madā'in al-mašhūra bikulli makān. éd. et trad. CODAZZI, Angela, In : Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Classe de scienze morali, storiche et filologiche, 1929, 6<sup>e</sup> série, n° 5, pp. 374-463.
14. 'IYĀD AL-QĀDĪ. Kitāb ṭartīb al-Madārik wa-taqrīb al-masālik li ma'rifat a'lām maḍḥab Mālik. éd. IBN TĀWAYT AL-ṬANĠĪ, Muḥammad, et al., Rabat : Wizārat al-Awqāf al-Islāmiyya, 1980-1983, 8 vol.
15. LEON L'AFRICAIN. Cosmographia de Affrica. trad. ÉPAULARD, Alexis, Paris : Maisonneuve, 1980, 2 vols.

16. AL-MARWĀNĪ. 'Uyūn al-imāma wa-nawāzīr al-siyāsa. éd. 'AWWĀD, Muḥammad Baššār et al., Tunis: Dār al-Ġarb al-Islāmī, 2010.
17. IBN NĀĠĪ. Ma'ālim al-īmān fī ma'rifat ahl al-Qayrawān. éd. ŠABBUH, Ibrāhīm, Tunis-Le Caire : Maktabat al-Ḥānġī, 1968-1978, 3 vol.
18. Notitia provinciarum et civitatum Africae. éd. et trad. LANCEL, Serge, In : VICTOR DE VITA, Histoire de la persécution vandale en Afrique, Paris : Les Belles Lettres, 2002, pp. 252-272.
19. AL-RUŠĀṬĪ. Iqtibās al-anwār. éd. MOLINA LÓPEZ, Emilio et al., Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1990.
20. IBN AL-ZUBAYR. Šilat al-Šila. éd. AL-HARRĀS, 'Abd al-Salām et al., Rabat: Wizārat al-Awqāf wa-l-Šu'ūn al-Islāmiyya, 1993-1995, 3 vol.

## II. Les études :

1. AMARA, Allaoua. Pouvoir, économie et société dans le Maghreb hammadide (395/1004-547/1152). thèse de doctorat nouveau régime en histoire. Paris : Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne, 2002, 2 vol.
2. AMARA, Alloua. Bône. Essor et développement d'une petite ville du Maghreb oriental (VII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle). In : MALAMUT, Élisabeth et al., dir., Entre deux rives. Villes en Méditerranée au Moyen Âge et à l'époque moderne. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, 2018, pp. 195-222.
3. BAĪZIG, Salah. *Biġāya fī-l-'ahd al-ḥafṣī. Dirāsāt iqtisādiyya wa-iġtimā'iyya*. Tunis : *Kulliyyat al-'Ulūm al-insāniyyat wa-l-iġtimā'iyyat*, 2006.
4. CAIOZZO, Anna. Images des vestiges préislamiques de l'Ifrīqiya chez les géographes arabes d'époque médiévale », In : *Anabases*.2009, n° 9, pp. 127-145.
5. CANARD, Marius. Une famille de partisans, puis adversaires, des Fatimides. In : *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman*. Alger : Imprimerie officielle du Gouvernement général de l'Algérie, 1957, t. II, pp. 33-50.
6. COURTOIS, Christian. Grégoire VII et l'Afrique du Nord. Remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XI<sup>e</sup> siècle. In : *Revue historique*.1945, n° 195, pp. 193-226.
7. COURTOIS, Christian. Les Vandales et l'Afrique. Paris : Arts et métiers graphiques, 1955.
8. DIEHL, Charles. L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). Paris : Ernest Leroux, 1896.
9. FÉRAUD, Laurent-Charles. Histoire de Bougie. Saint-Denis : Bouchène, 2011.
10. GAÏD, Mouloud. Histoire de Bejaïa et de sa région depuis l'Antiquité jusqu'en 1954. Alger : Mimoun, 1976.
11. HADDADOU, Mohand-Akli. Dictionnaire toponymique et historique de l'Algérie. Tizi Ouzou : Achab, 2012.
12. IHADDADEN, Zahir. Bejaïa à l'époque de sa splendeur (1060-1555). Alger : Dahlab, 2011.

13. KHELIFA, Abderrahmane. Bejaïa, capitale des lumières. Histoire et archéologie, Alger : Gaïa, 2016.
14. LAPORTE, Jean-Pierre. « Notes sur l'aqueduc de Saldæ », In : Africa romana. n° 11, 1994, pp. 711-762.
15. LEPELLEY, Claude. Les cités de l'Afrique Romaine au Bas-Empire. Paris : Institut d'Études Augustiniennes, 1981, 2 vol.
16. MASSIERA, Paul. Msila du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle. In : Cahiers de Tunisie. 1974, n° 85-86, pp. 177-207.
17. MOUKRAENTA, Bakhta. L'image de l'Algérie antique au travers des sources arabes du Moyen Âge. Alger : Ministère de la Culture, 2013.
18. NEF, Anliese. La délégation politique dans l'Occident fatimide avant 973. In : Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, 2016, n° 139, pp. 51-72.
19. PANZRAM, Sabine et al. Entre civitas y madīna. El mundo de las ciudades en la península ibérica y en el norte de África (siglos IV-IX). Madrid: Casa de Velázquez, 2018.
20. PREVOST, Virginie. La Qasṭīliya médiévale et la toponymie du Djérid tunisien. In : Folia Orientalia, 2006-2007, n° 42-43, pp. 41-56.
21. SIRAJ, Ahmed. L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord-africaine. Rome : École Française de Rome, 1995.
22. TALBI, Mohamed. L'émirat aghlabide (184-296/808-909) : histoire politique. Paris : Maisonneuve, 1966.
23. TIXIER DU MESNIL, Emmanuelle. Bakrī et le Maghreb. In : VALERIAN, Dominique, dir. Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles). Paris : Publications de la Sorbonne, 2011, pp. 369-384.
24. VALERIAN, Dominique. Les Andalous à Bougie, XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. In : BALARD, Michel, et al., dir. Migrations et diasporas méditerranéennes. Paris : Publications de la Sorbonne, 2002, pp. 313-330.
25. VALERIAN, Dominique. Bougie, port maghrébin, 1067-1510. Rome : École Française de Rome, 2006.
26. ZEMON-DAVIS, Natalie. Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes. Paris : Payot, 2007.